

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 2 (1895)
Heft: 2

Rubrik: Chroniques

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ter les *Guelfes*, ni *Ruy-Blas*, tous deux inédits — ne purent remporter de succès durable.

Malgré tout, le compositeur ne cessait d'en-tasser — avec une rapidité désespérante — œuvre sur œuvre, opéra sur opéra. Et n'est-il pas indiciblement triste de songer qu'il y était « obligé », que les circonstances de la vie exigeaient de lui un travail acharné, continu, sans qu'il eût une minute pour se reposer, un instant pour se laisser aller à la méditation, à la recherche, dans la nature ou dans les profondeurs de son être, de l'œuvre d'autant plus vivante qu'elle eût été l'expression plus intimement vraie de son « moi » ! N'est-il pas navrant, ce passage d'une lettre que l'auteur de la *Symphonie légendaire* adressait, il y a trois ou quatre ans, à l'un de nos amis : « Quant à une œuvre inédite, je ne puis malheureusement pas vous en confier, mes compositions étant gravées dès que je les ai écrites; *je suis même toujours en retard avec mes éditeurs!* » — Pauvre Godard !

G. H.



CHRONIQUES

GENEVE. — On se faisait une fête d'entretenir au cinquième concert d'abonnement le quatuor mixte francfortois. L'on aura beau récriminer, le soliste est et sera toujours, de longtemps au moins, la coqueluche des abonnés; or, un quatuor vocal est un soliste quadruple. Je reconnaissais même volontiers que c'est un soliste d'ordre supérieur, à l'usage duquel on n'a pas créé encore de littérature de salon. Celui de Francfort, qui devait chanter un chef-d'œuvre, les *Liebesliederwälzer* de Brahms, est particulièrement distingué: il a pour soprano Mme Uzielli-Häring, presque une Genevoise puisqu'elle est fille de l'ancien organiste de Saint-Pierre, et c'était un attrait de plus... Mais j'emploie ce que les grammairiens appellent le présent historique, en disant du quatuor francfortois qu'il est distingué; il a un grave défaut, le même que la tradition attribue à la jument célèbre de Roland: il est mort, — les membres dispersés aux quatre coins de l'Allemagne. Le comité des concerts, auquel tout réussit, espé-

rait le ressusciter pour nous. Ses passes savantes sont demeurées sans effet; le cadavre est resté cadavre.

Elles ont cependant attiré dans nos parages, en compensation, une sirène, — sirène au sens complet du mot, émettant à côté des accents enchantereux de la sirène antique d'autres sons déplaisants et durs comme ceux de l'instrument que les modernes ont ironiquement gratifié du nom des charmeresses filles de Caprée... Les mots me font peut-être exagérer les choses; les sages protesteront que Mme Palloni ne mérite ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. Mme Maria Palloni a vingt ans, elle est fille d'un professeur de chant, de Rome, qui a fait son éducation musicale. Sa voix est charmante dans le haut, et même dans tous les registres quand elle est donnée *piano*, et surtout *pianissimo*. Aussi Mme Palloni a-t-elle été exquise dans les airs du siècle dernier portés à son programme, qu'elle a chantés tout en demi-teintes, notamment dans une pièce délicieuse de Scarlatti le père, les *Violettes*, qu'elle a dite avec un goût parfait et un art du chant consommé, tout italien; dans *Plaisir d'amour* aussi, chanté, quoique en français, dans la version italienne, « agrémentée » de fioritures qui, si elles ne cadrent pas avec les paroles, sont bien dans le style de l'époque. Mais quelle déillusion, quand Mme Palloni s'est mise à pousser sa voix, et à la pousser en français, dans les couplets des *Deux nuits* de Grétry, d'abord, puis dans la *Chanson espagnole* de Delibes et le *Printemps* de Gounod (en *bis*) ! Elle a dévoilé un médium dur et sans timbre, si dépourvu de charme, elle disait si mal les paroles françaises, avec des intonations bizarres, des mouvements de précipitation si comiques (« Allons par les sentiers » en presto, « ombrô » en adagio), et des éclats brutaux de passion inéridionale si ridicules en notre langue que je ne savais trop s'il fallait pleurer ou rire. J'ai trouvé le moyen terme de siffler, agacé que j'étais des trépignements enthousiastes de la salle, soulevée tout entière, alors qu'elle avait combien froidement accueilli la symphonie de Brahms. Mais où j'ai ri de bon cœur, c'est quand après plusieurs *bis*, Mme Palloni, cédant une dernière fois à la frénésie de l'assemblée et dédaignant le secours de M. Ketten, qui l'accompagnait pourtant comme on sait qu'il accompagne, s'est assise elle-même au piano, et qu'après avoir longuement tiré de longs gants (un frémissement de plaisir courait dans la salle hypnotisée), elle s'est mise à chantonner une chanson de café-concert. « On se croirait aux *Ambassadeurs* », disait un de mes voisins du parterre, jeune mais auguste professeur

à l'Université, que je n'eus pas cru connaître ce lieu de perdition. C'était le mot de la situation.

Pour moi, le vrai soliste de la soirée a été la symphonie de Brahms, que j'étais heureux de réentendre. Brahms est bien un des premiers maîtres de la symphonie. C'est un de ceux qui nous plongent le plus complètement dans le monde spécial des sons, sans que nous éprouvions aucun besoin de passer des représentations sonores aux visions de l'œil ou aux expressions du langage; c'est une musique moins évocatrice qu'aucune, mais qui n'en est que plus belle, pour ne dévoiler sa beauté qu'à ce qu'elle est musique. La première partie surtout de la symphonie en *rêve* est un être de son merveilleusement vivant et riche, grâce à la rare abondance des idées qu'y unit la forme. C'est aussi la partie que l'orchestre a le mieux rendue; à part le motif aux sauts d'octaves qui, de même qu'au précédent concert, manquait de vigueur et de mordant, c'était excellent. Dans les autres parties, j'ai cru percevoir à seconde audition quelques erreurs d'interprétation: trop de calme dans les développements de l'*adagio*, qui ont un accent passionné, et dans tout le final un tempo trop lent; un mouvement plus vif y aurait mieux fait fourmiller la vie. En revanche, il y a eu beaucoup plus d'ensemble. L'*allegretto* (*quasi andantino*) a un peu manqué son effet pour avoir été pris infiniment trop vite, ce qui n'avait pas été le cas lors de la première exécution; heureusement que le premier *presto* a forcément fait rentrer dans le mouvement juste: il eût été, autrement, matériellement impossible de le jouer comme l'indique la partition, en égalant ses blanches aux noires de l'*allegretto*.

Comme nouveauté, on a entendu une *Habanera* de Chabrier, pauvre d'invention: quelques menues trouvailles d'orchestration, qui n'ont même rien de remarquable. Exécution très inégale de l'ouverture des *Maitres chanteurs*; la lutte des maîtres et de Walther, là où les cordes interrompent les sautillements grotesques des bois, a été pénible. Le *Carnaval* de Guiraud, par contre, a été brillamment enlevé. Il me souvient de l'avoir entendu chez Colonne; vu d'en haut, au Châtelet, son orchestre, savamment disposé, et toutes les cordes donnant les mêmes coups d'archet, faisait un effet imposant. Chez nous, chacun tire de son côté, même parmi les premiers violons, l'un allant à hue l'autre à dia, et le *Carnaval* de Guiraud, qui est un carnaval très rangé, sans folies ni confetti, est un des morceaux où cette anarchie est le plus désagréable.

On en est réduit à fermer les yeux, — ce que j'ai fait, après constatation du désordre.

PAUL MORIAUD.

Cela a presque été une surprise pour nous que l'annonce d'un concert donné par M. Colombatti, apprécié comme accompagnateur parfait, mais peu ou même pas connu comme soliste. — Ce rôle effacé, mais pourtant difficile, dans lequel se confinait volontairement l'excellent professeur, était excès de modestie de sa part, car l'interprétation qu'il nous a donnée d'un *Nocturne* de Chopin, de l'*Allegro appassionato* de Saint-Saëns et d'une *Rhapsodie* de Liszt, est bien d'un « artiste » en pleine possession d'un style fin et discret; on eût désiré toutefois un peu plus de puissance et d'élan. — Mais encore, en ceci, le « pas assez » prime-t-il peut-être le « trop ».

M. Colombatti s'était assuré le concours de plusieurs artistes qui ont interprété avec talent les différents numéros d'un programme très riche et très intéressant.

Mme Bonade a dit de fort belle façon un air de *Sigurd* de Reyer, et avec Mme Berthet, chanteuse légère de notre théâtre, le *Duo du Roi d'Ys* de Lalo. Cette dernière, déjà très applaudie dans la *Scène et Air d'Hamlet* de Thomas, a dû redire en partie les *Variations* de Proch, détaillées à ravir.

La *Sonate*, pour violoncelle et piano, de « Rubinstein », a été l'occasion d'un franc succès pour M. A. Rehberg. Cet excellent virtuose a encore exécuté l'*Elégie* de Fauré (pas du meilleur) et le *Jet d'Eau* de Davidoff, petit rien imitatif bien difficultueux. — M. Eug. Reymond, violoniste, a fait preuve, dans cette page spirituelle qui a nom *Morceau de concert*, de Saint-Saëns, ainsi que dans une *Romance* de Lalo, et une *Danse espagnole* de Sarasate, d'une virtuosité de plus en plus réelle, et d'une pureté d'interprétation de plus en plus parfaite.

En résumé, très artistique heure de musique, à laquelle les absents, en trop grand nombre malheureusement, regretteront vivement de n'avoir assisté.

G. F.

